

Le Monde**Nom de la source**

Le Monde (site web)

Type de source

Presse • Presse Web

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Internationale

Provenance

France

Vendredi 29 novembre 2019 • 01:45 UTC +0100

Le Monde (site web) • 2101 mots

Les collapsologues en font-ils trop ?

Catherine Vincent

L'introduction de la notion d'« effondrement » dans le débat sur le changement climatique a touché une corde sensible et a eu un impact considérable. Mais à prédire « ad nauseam » la fin du monde, ces prophètes du malheur risquent de rendre leur discours contre-productif.

En décembre 2018, Greta Thunberg devenait célèbre en assénant, du haut de ses 15 ans, une leçon de morale aux responsables politiques et économiques du monde entier. « Vous n'êtes pas assez matures pour dire les choses comme elles sont. (...) Vous dites que vous aimez vos enfants par-dessus tout et pourtant vous volez leur futur devant leurs yeux », constatait-elle à Katowice (Pologne), lors de la 24^e Conférence des parties à la convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques, ou COP24. Gageons que le discours de la jeune activiste suédoise sera tout aussi incisif lors de la COP25, qui doit se tenir à Madrid (Espagne) du 2 au 13 décembre. Peut-être même, cette fois, prononcera-t-elle le mot « effondrement ». A moins qu'elle ne lui préfère celui de « collapsologie » ou encore de « catastrophe » : autant de termes qui se sont invités depuis quelques années dans le débat public et y font florès. Au point qu'on peut se demander si cette prédiction de fin du monde, visant à accélérer notre prise de conscience du désastre écologique en cours, ne finit pas par être contre-productive.

Grossir le trait pour convaincre, faire

peur pour faire réagir, prophétiser le pire pour, peut-être, l'éviter : tels sont les arguments de ceux qui, parmi les écologistes, se sont rebaptisés « collapsologues » (de l'anglais « collapse », « effondrer »). Le fait est qu'ils ont touché une corde sensible. Et commercialement rentable. Pourquoi tout va s'effondrer, de Julien Wosnitza (LLL, 2018) ; Les Cinq Stades de l'effondrement, de Dmitry Orlov (Le Retour aux sources, 2016) ; Une autre fin du monde est possible, de Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle (Seuil, 2018) ; Survivre à l'anthropocène. Par-delà guerre civile et effondrement, d'Enzo Lesourt (PUF, 2018) ; Réflexions sur l'effondrement, de Corinne Morel Darleux (Libertalia, 104 pages, 10 euros) : on ne compte plus les livres récemment publiés sur ce thème, ni les conférences publiques qui les accompagnent.

Les chaînes télévisées ne sont pas en reste. En juin 2019, l'émission « Complément d'enquête » s'interroge : « Fin du monde, et si c'était sérieux ? » Diffusée cet automne sur Canal+, la minisérie d'anticipation L'Effondrement décrit ce qui se passe les jours « d'après ». En juillet, Le Monde publie une série de six tribunes sur le thème : « Vivre avec la fin du monde ». Même

© 2019 SA Le Monde. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.



Certificat émis le 29 novembre 2019 à Groupe-ESC-Clermont à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20191129-LMF-6020948_3232

le premier ministre, Edouard Philippe, en est convaincu : « Si on ne prend pas les bonnes décisions, c'est une société entière qui s'effondre littéralement, qui disparaît », déclarait-il en juillet 2018, lors d'un échange avec Nicolas Hulot. Quant à l'ancien ministre de l'écologie (2001-2002) Yves Cochet, il vient de publier *Devant l'effondrement* (LLL, 256 p., 18,50 €), un livre aux accents prophétiques dont la quatrième de couverture s'accompagne d'une pastille rouge sur laquelle on peut lire : « Attention : l'idée de l'effondrement est une drogue dure à accoutumance rapide. La plupart des lecteurs de ce livre n'en sortiront peut-être pas complètement convaincus, mais certainement pas indemnes non plus. » On ne saurait faire plus accrocheur.

Débat dépolitisé

La collapsologie fait vendre. On peut évidemment s'en réjouir. Popularisé en France par l'ouvrage de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (Seuil, 2015), ce néologisme a le mérite d'aborder frontalement l'hypothèse d'une destruction globale de notre civilisation thermo-industrielle sous l'effet conjoint du réchauffement climatique et de la surexploitation des ressources. Un scénario que ne désavoue pas le rapport très alarmiste présenté en octobre 2018 par le Groupe intergouvernemental d'experts sur le changement climatique (GIEC), qui appelle à réduire drastiquement (45 %) les émissions mondiales de CO₂ d'ici à 2030. Soit un changement radical de notre modèle économique, seul moyen d'éviter des conséquences irréversibles pour la planète et pour nos sociétés.

Mais les « collapsos » n'en font-ils pas trop ? Et le terme même par lequel ils se désignent est-il seulement le bon ? Dans une tribune publiée dans *Le Monde* en août, six chercheurs français, parmi lesquels Jean Jouzel, climatologue mondialement reconnu, réfutaient cette vision globalisante. « Certes, un effondrement est possible ; mais, non, il n'est pas certain. Ses zéloteurs peuvent le qualifier d'imminent, affirmer qu'il surviendra dans quelques décennies, sans toujours préciser ce dont il s'agit. En vérité, il n'y a sans doute pas un mais des effondrements partiels dont l'accumulation finirait par rendre impossible une vie humaine décente », soulignaient-ils. Très engagé dans la lutte contre le réchauffement, Jean Jouzel nous voit plutôt « griller à petit feu ». Une projection proche de celle du philosophe Jean-Pierre Dupuy, auteur de l'ouvrage *Pour un catastrophisme éclairé* (Seuil, 2004), qui évoque, quant à lui, « un long gémissement »... Bref, si désastre il y a, il sera hétérogène dans le temps et l'espace. Le considérer comme global et inéluctable, c'est mettre la charrue avant les bœufs.

A prédire ad nauseam la fin du monde, ces prophètes du malheur ne vont-ils pas favoriser l'« aquoibonisme » ? Décourager les populations et leurs dirigeants dans la lutte contre les événements en cours ? Contre cette tendance aux accents défaitistes, les critiques des intellectuels ne manquent pas. A gauche, notamment. Certains rappellent que des centaines de millions de personnes dans le monde sont d'ores et déjà rationnées en eau, en alimentation ou en énergie, et soulignent que nos peurs illustrent une vision très « occidentalocentrée » de l'effondrement. D'autres, ou les mêmes, craignent que les « collapsologues » ne contribuent à dépolitis-

er le débat. Il est vrai que Pablo Servigne et ses coauteurs, dans *Un autre monde est possible* (plus de 70 000 exemplaires vendus), exhortent à l'entraide, au cheminement intérieur, à la remise en question radicale de notre vision de la nature. Mais ils ne parlent guère des dérives autoritaires que risque d'entraîner la multiplication des conflits mondiaux pour l'accès aux ressources et aux terres habitables, ni des garde-fous démocratiques qui permettraient de les contrer.

« Petits gestes »

« Aucune institution ni action globale n'est aujourd'hui à la hauteur des enjeux. Néanmoins, l'effondrisme a permis de changer la manière dont on abordait le problème, en France notamment. Que la question soit devenue un objet dans le débat public, c'est déjà un changement considérable », tempère Alexandre Monnin. Enseignant en école de management ([ESC Clermont](#)), ce docteur en philosophie vient de codiriger, avec deux autres chercheurs, un copieux dossier sur le thème de l'effondrement dans la revue *Multitudes* (2019/3, n° 76). Avec pour objectif – c'est là tout son intérêt – de « sortir des spéculations polémiques pour observer comment les “collapsonautes” vivent l'effondrement en cours ».

Collapsonautes ? Le terme désigne ceux qui modifient leurs actions et leurs projets de vie face à l'imminence de la catastrophe et qui mutualisent leurs réflexions sur les réseaux sociaux. Dans cette « collapsosphère » en pleine effervescence (pour ne citer que les plus importants, le groupe Facebook « Transition 2030 » comptait, en juin, 17 500 membres, et « La collapsos heureuse » 13 800 membres), la sociologue Alexandra

Bidet, chargée de recherche au CNRS, a exploré les motivations des internautes. « Je voulais étudier ce que cette notion d'effondrement leur fait faire, précise-t-elle. Est-ce qu'elle vient saper leur potentiel d'engagement ? Est-ce qu'elle alimente au contraire certaines formes de mobilisation, en permettant de partager l'expérience de ce désarroi ? »

De cette incursion au pays des « effondrés numériques », elle est revenue avec une certitude : loin d'exercer un effet démobilisateur ou dépolitisant, la perspective du désastre les amène à « explorer en commun les relations concrètes, situées, qui les font exister », et favorise « la radicalisation de leur rapport au réel ».

Sur les réseaux sociaux comme dans leur vie concrète, ces communautés d'effondrés – dont les membres, issus de milieux divers, ont souvent pour point de commun une certaine précarisation socio-économique – partagent ainsi un foisonnement de suggestions et d'expériences allant dans une direction moins polluante et moins énergivore. Autant de « petits gestes » et de transformations locales révélateurs d'un engagement écocitoyen qui n'aurait pas déplu au psychologue et philosophe américain John Dewey (1859-1952), initiateur du hands-on learning (« apprendre par l'action »).

« L'effondrisse fait faire des choses, résume Alexandre Monnin. Il fait sortir les gens de leur routine, parfois abandonner leur travail, reconsidérer leur activité, s'inscrire dans des collectifs associatifs ou sur des réseaux sociaux pour discuter de questions qui affectent toutes les dimensions de nos formes de vie actuelle : la mobilité, l'alimentation ou le fait d'avoir un smartphone. Ce ne

sont pas des formes de mobilisation classiques – se syndiquer, militer ou adhérer à un parti –, mais il ne s'agit pas moins de politique. »

A parcourir les contributions réunies par la revue *Multitudes*, un autre élément semble pouvoir être mis à l'actif des collapsologues : grâce à eux, les sciences humaines et sociales sont en train de se saisir du concept d'effondrement, jusqu'alors relativement absent de la recherche académique. Dans un texte témoignage, trois enseignants-chercheurs et une étudiante en sociologie, aux parcours très différents, racontent ainsi comment ils ont été amenés à travailler ensemble sur ce thème. Une coopération qui s'est notamment concrétisée à l'université de Lille, le 21 novembre, par une journée d'étude intitulée « Questionner l'effondrement ». Mais non sans regard critique.

Procès en fatalisme

« Mon inquiétude serait que la collapsologie, avec ses rayons en librairie et ses forums d'experts, devienne une sorte de nouveau “développement durable” (dont tous les gens sérieux s'accordent aujourd'hui à dire qu'il ne résoudra pas la crise), avec ses conférences de bien-être et de développement personnel », précise Paul Cary, coorganisateur de cette rencontre. Spécialiste de l'économie solidaire et des expériences urbaines, il se dit toutefois « un peu mal à l'aise devant la double volée de bois vert que reçoivent les collapsologues » – venant d'une part d'une gauche héritière du matérialisme marxiste et peu concernée par la question écologique, de l'autre d'intellectuels leur faisant un procès en fatalisme. Ces jeunes chercheurs estiment au contraire que la pensée de l'effondrement « ouvre de

nouvelles perspectives en matière de lutte sociale », et invitent à « repenser l'articulation entre les cheminements biographiques individuels et l'engagement dans une dynamique collective très diffuse, qui a décroché des luttes sociales traditionnelles ».

Mais cette politique des petits gestes n'est-elle pas dérisoire face à la crise écologique en cours ? Aux implications politiques et économiques qu'impliquerait sa résolution ? A cet égard, l'une des critiques les plus aiguës portées aux prophètes de l'effondrement vient du philosophe Pierre Charbonnier. S'il considère, comme les collapsologues, que s'en remettre à la croissance pour construire des sociétés justes est devenu « simplement impossible », il estime que ce constat doit avant tout « venir à l'appui d'une réorientation des luttes sociales vers un rapport de force avec les intérêts attachés au règne de l'accumulation et de la production ». Une priorité à laquelle l'engagement des effondrés, qu'il situe « au croisement du développement personnel et de la promotion de la vie simple », ne répond guère.

Sous le titre : « Splendeurs et misères de la collapsologie. Les impensés du survivalisme de gauche », ce spécialiste de l'écologie politique a récemment précisé sa pensée dans la Revue du crieur (2019/2, n° 13). « Nous savons déjà que les crises écologiques ne font qu'accroître la rareté, la compétition, les inégalités. Aux bouleversements climatiques doit donc répondre une réflexion sur les instruments de protection contre ces phénomènes, sur nos moyens de faire aboutir de nouvelles demandes de justice dans une nouvelle conflictualité sociale », écrit-il. Et Pierre Charbonnier de s'interroger sur ce que proposent les

« avocats de l'effondrement » : « Que disent-ils aux millions de personnes prises au piège de l'extension urbaine, à celles qui ne peuvent accéder au luxe que constitue trop souvent un mode de vie écologique ? Que disent-ils, surtout, à ceux et celles qui, par exemple, ont été frappés par le cyclone Idai au Mozambique au printemps dernier ? Peuvent-ils se contenter de leur dire que faire face à une catastrophe est une affaire de "cheminement intérieur" ? Autrement dit : vont-ils se montrer à la hauteur des affects qu'ils soulèvent et mobilisent, vont-ils assumer la responsabilité qui découle de leurs annonces ? »

Cet article est paru dans Le Monde (site web)

https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/11/29/les-collapsologues-en-font-ils-trop_6020948_3232.html

Note(s) :

Mis à jour : 2019-11-29 07:35 UTC
+0100